

# Benoît Duteurtre

## Ma vie extraordinaire



folio



COLLECTION FOLIO



Benoît Duteurtre

Ma vie  
extraordinaire

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2021.*

Couverture : D'après photos © Nina Von Åkerman / EyeEm /  
Getty Images & H. Armstrong Roberts / ClassicStock / Getty Images.

Benoît Duteurtre est né en 1960 à Sainte-Adresse, près du Havre. Il étudie la musique et publie en 1982 son premier texte dans la revue *Minuit*. Il a écrit des romans satiriques sur la France contemporaine : *Tout doit disparaître*, *Gaieté parisienne* ou *Le voyage en France* (prix Médicis 2001) ; des romans d'anticipation comme *Le retour du Général* ou *L'ordinateur du paradis* ; et un cycle autobiographique incluant *Les pieds dans l'eau*, *L'été 76*, *Livre pour adultes* et *Ma vie extraordinaire*. Auteur d'essais et d'ouvrages sur la musique, Benoît Duteurtre anime depuis 1999 l'émission *Étonnez-moi Benoît* (France Musique). Ses fictions *Service clientèle* et *La petite fille et la cigarette* ont été traduites dans le monde entier. Milan Kundera a salué son « sens aigu du réel » et son art de saisir « la nudité comique des choses ».



PREMIÈRE PARTIE

UN SOUVENIR D'ENFANCE



*L'ange et la bête*

— Regarde-moi ces connards !

Des motards bloquent l'accès au col de la Schlucht. Ils manifestent contre le projet d'élus alsaciens qui prétendent limiter leur accès à la « route des crêtes ». Chaque week-end les choppers de toute l'Europe empruntent cette voie au sommet de la montagne où ils roulent à cent à l'heure, entre pâturages et forêts, dans un monstrueux tintamarre qui anéantit toute poésie. Priés de renoncer à ces expéditions, atteints dans leur liberté, blessés dans leur fierté, désireux qu'on les respecte, les « motards en colère » ont donc lancé une opération escargot qui pourrit la journée de centaines d'automobilistes... Mais surtout, *ils me dérangent, moi*, et j'érupte dans la voiture, toujours prêt à tirer des théories de mes contrariétés. À mes yeux les choses sont claires : les motards incarnent cette nouvelle humanité où chacun est à la fois bourreau et victime ; ils saccagent la nature, ignorent les réglementations sur le bruit... Mais pour peu qu'on limite leur capacité à gâcher la vie des autres, ils s'estiment frappés dans leur

dignité et invoquent les droits de leur communauté.

Pour l'heure, plus précisément, ils m'empêchent d'aller au lac et je peste contre ces gêneurs qui compliquent notre après-midi. Je fulmine à la place du mort tandis que Jean-Sébastien, à côté de moi, conserve un calme légèrement agacé. Je ferais mieux de me contenir, de laisser retomber cette rengaine qu'il connaît par cœur et qui se présente comme une réflexion sur le monde moderne – quand il s'agit plutôt de laisser jaillir ma haine contre tout ce qui s'oppose à mon plaisir.

Nous savons comment le plus gentil des chiens commence à grogner dès qu'on approche sa gamelle. Quoique porté à l'empathie avec mes semblables, j'ai en moi ce côté animal prêt à se réveiller et pressé d'anéantir ce qui contrarie sa volupté. Cet élan se limite le plus souvent à une rumination intérieure ; mais j'ai mis tant de soin à me bâtir une existence bien réglée, pleine de douceurs, que le moindre grain de sable m'apparaît comme un ennemi mortel que je réduirais à néant si les règles sociales ne m'empêchaient de le faire.

Ce réveil de la bête peut survenir à tout instant : par exemple dans les transports en commun, quand je file à un rendez-vous important, que je suis un peu en retard et que le métro tarde à entrer dans la station où je m'impatiente. Lorsque la rame débouche enfin, à son rythme pépère, indifférent à mes urgences, il m'arrive de jeter au conducteur un regard noir, de marmonner des mots haineux et de le promettre aux pires

supplices pour le désagrément qu'il m'inflige... Il est heureusement peu vraisemblable que je me régale vraiment de soumettre cet individu au châ-timent qu'il mérite pour m'avoir fait manquer ma correspondance. L'essentiel de mon être demeure gouverné par la mesure et la raison ; mais je sens bouillonner cet instinct primaire dressé contre toute entrave aux buts que je me suis fixés.

Ces sombres penchants ne m'empêchent pas d'apparaître comme un exemple achevé d'être social. Car je suis également un convive charmant, désireux de plaire à l'autre, de le mettre en valeur, de lui procurer un sentiment agréable. Je n'aime rien tant qu'entretenir une humeur légère et partager mon bonheur : l'enchantement des paysages, les plaisirs de la table, les plaisanteries entre amis ou les délices de la musique. Je suis toujours curieux de connaître les autres. En tant qu'hédoniste je suis partageur... Mais cette agréable comédie finit elle-même par m'ennuyer et je recommence à grogner en silence dès que le besoin de solitude se fait plus pressant.

Je ne supporte pas l'humain qui me fait perdre mon temps et auquel je renvoie un sourire courtois. Je ne puis faire autrement que d'être aimable mais, à l'intérieur, la bête gronde, se lasse et se fâche. Cet interlocuteur qui commence à me raser, s'il savait lire dans mes yeux attentifs et candides, entendrait : « Quand vas-tu finir par te taire ? » Je l'écoute patiemment mais je préférerais m'en débarrasser. Ma seule jauge de l'univers est mon bien-être. Mes appétits et mes voluptés exigent qu'on se mette à leur service ou qu'on

disparaisse : ce que certains psychologues définiraient comme une mécanique perverse, mais que je préfère voir comme un mélange de l'esprit du chat (« Caresse-moi ! ») et de celui du chien (« Pas touche à mon territoire ni à ma gamelle ! »).

Aujourd'hui sur le toit des Vosges, bloqué par un bataillon de motards en colère, je me rappelle aussi les vacances de mon enfance, et les balades en voiture avec oncle Albert qui avait une singulière façon de pester contre les gêneurs, surtout s'il était dans son tort. Un jour que nous roulions en forêt, il s'était engagé sur une voie étroite sans respecter le panneau d'interdiction pourtant bien visible – motif insuffisant pour l'empêcher d'avancer, et qui même exerçait un attrait supplémentaire. Nous nous étions retrouvés face à un autre véhicule au bord du ravin et mon grand-oncle, après un instant de réflexion, était sorti de voiture furieux, ruban rouge à la boutonnière, pour engueuler le chauffeur adverse, au prétexte que ce chemin était interdit. Puis il l'avait contraint à reculer pour lui laisser le passage... Ce détestable trait de caractère a toujours quelque chose de comique et donc de plaisant ; c'est pourquoi je ris tellement devant ces scènes où Louis de Funès manipule son prochain sans scrupules, en utilisant les arguments les plus tordus. Ce fond hargneux de l'homme, cette mauvaise foi et cette arrogance du conducteur ressemblent beaucoup, décidément, à la façon d'aboyer qu'ont nos fidèles compagnons.

\*

— Vois-tu ces belles montagnes à travers les branches ?

Dès que le motif de désagrément disparaît, l'animal fait place à l'agréable compagnon. Nous longeons un panorama typiquement vosgien. Les pentes arrondies, couvertes de conifères, se répondent à l'infini dans une lumière mêlant le bleu et le rose. On dirait un tableau romantique allemand. Après mon élan de colère envers les motards, je me suis rappelé ce chemin forestier qui nous a permis de contourner l'opération escargot et de retrouver la forêt. J'insiste à présent pour mon compagnon sur la beauté du spectacle avec cette même ferveur qui m'animait quand je brûlais d'exterminer les motards. Ce faisant, j'oublie que Jean-Sébastien tient le volant et ne saurait tourner la tête pour contempler ce panorama, au risque de basculer dans le précipice.

Nous approchons ainsi du lac de Longemer, vraiment féérique au cœur du massif. Il s'allonge sur plusieurs kilomètres entre les versants de sapins. Même les bases touristiques, les locations de pédalos et les campings qui se sont multipliés depuis mon enfance ne parviennent pas à atténuer la splendeur de cette étendue sauvage au pied de l'imposant sommet du Hohneck. Après avoir longé le rivage bordé de frênes dont les racines noueuses délimitent des petites criques, nous passons devant l'Hôtel du Lac. Juste à côté subsiste l'ancien établissement abandonné où oncle Albert et sa jeune fiancée, Rosemonde,

venaient en vacances à la fin des années quarante et d'où ils partaient, le matin, pour aller à la pêche. Vingt ans plus tard ils nous emmenaient nous baigner ici, et cette eau limpide où se reflète la forêt conserve à mes yeux toute la magie de l'enfance. Mais je sais aussi l'embêtement que représente ce genre de souvenirs pour qui ne les a pas vécus dans sa chair : surtout ne pas harceler Jean-Sébastien avec ma nostalgie, même si notre propre histoire entretient, à mes yeux, certains liens avec celle de Rosemonde et Albert.

Nous reproduisons en effet un scénario qui ressemble à celui qui émerveilla mon enfance : parce qu'il a dix-huit ans de moins que moi (le même écart) ; et parce qu'à mon tour je lui ai fait découvrir ce coin des Vosges où nous passons désormais une partie de l'année. Aujourd'hui, comme eux, nous partons faire les courses à Gérardmer, puis nous improvisons des détours par la forêt ; et je ne puis retrouver ce lac sans songer aux récits que Rosemonde, très âgée, me faisait encore de leurs premiers séjours ici, des sorties en barque, de l'éblouissement de la nature. Seule différence : elle adorait les motards roulant avec une fille accrochée à leur dos.

Il est 18 heures et j'allume l'autoradio. La présentatrice parle mal. Elle avale certaines syllabes et en exagère d'autres sur un ton artificiellement radiophonique. On dirait qu'elle joue à la présentatrice, sans penser à ce qu'elle dit, mais en imitant le rythme d'un commentateur sportif et en parlant une langue qui n'est pas la sienne. Dès le

sommaire, il faut subir une avalanche d'anglicismes, de *challenges* et d'*opportunités*. Puis c'est le menu du jour sur la réforme ferroviaire, le danger populiste, les violences-faites-aux-femmes, les résultats de *Champions League* et le sauvetage de la planète par les éoliennes... Alors, peu à peu, la bête se réveille. Je sens ma rage grandir, dirigée non plus vers ceux qui bloquent la route, mais contre l'organisation tout entière du monde. Contrairement à l'opération escargot, je ne suis pas directement *impacté* (comme dit la journaliste). En outre j'ai allumé volontairement la radio pour entendre les nouvelles. Mais certains propos mécaniques ne tardent pas à me mettre en colère et, soudain, comme une phrase m'agace davantage que les autres, je m'exclame :

— Idiotie ! Propagande !

— Arrête ! crie Jean-Sébastien.

Il connaît ma rengaine et mes idées fixes ; il en partage certaines, mais il n'aime pas me voir livré à cette fureur. Il trouve que ça me désavantage. Il me préfère drôle et je fais un effort pour me taire, tout en me sentant prêt à déborder aux prochains mots qui me fâcheront. Et ils sont nombreux, tant ces informations négligent de prendre en compte mes connaissances et répandent leurs pseudo-vérités à l'inverse de mes analyses et de mon bon plaisir.

Je me tourne donc de nouveau vers le lac et suis aussitôt gagné par l'enchantement. J'aime cette étendue calme qui recèle tant de souvenirs : ceux des pêches fabuleuses qu'on y faisait, paraît-il,

après guerre et dont témoignent plusieurs photos de mon grand-oncle, radieux, tenant des deux mains un énorme brochet; puis ceux de nos sorties d'enfants en pédalo qui permettaient de s'aventurer au milieu de l'eau; ceux des promenades qui nous conduisaient jusqu'à la « logette », une cabane en pleine forêt, perchée au-dessus du lac devant un à-pic de plusieurs centaines de mètres; et plus haut encore ceux des balades sur les pâturages du Hohneck. Autant de réminiscences se mêlent au moment concret que je suis en train de vivre, avec Jean-Sébastien, quand nous garons enfin la voiture près de cette prairie qui descend vers le rivage où je vais pouvoir mettre les pieds dans l'eau.

Elle est bonne. Je lui prête vingt et un degrés en ce début d'été. Après quelques efforts pour marcher sur le fond incertain de cailloux sans perdre l'équilibre, c'est un délice de partir au large sous les yeux de mon ami. Assis au bord sous les feuillages d'un sorbier, il déteste l'eau froide mais il veille. Il m'interdit de tenter la traversée à la nage. Il a peur que je fasse un malaise et ne revienne pas. Son inquiétude me semble excessive et je me contente de tourner, de plonger la tête puis de crawler à cinquante mètres de la berge. Les bains dans les lacs ont leurs inconvénients: l'eau peut y paraître fade, trop pleine de vase et de feuilles mortes. Mais le bain à Longemer est féérique. Il s'offre sous les montagnes dans la lumière du soir, à peine troublé au loin par le rugissement d'une moto. Sale motard! Je contiens ma colère. Après quoi, heureux, je me sèche, puis

nous regardons une libellule aux ailes transparentes faire du surplace au bord de l'eau. J'adore son frémissement et son rythme saccadé. Il paraît que la population d'insectes volants s'effondre, mais ils sont toujours nombreux dans ce coin de paradis où se conjuguent mon présent et mon passé.

*Le départ*

Dès l'approche de l'été j'attendais impatiemment ce moment où nos parents annonçaient :

— Les enfants, oncle Albert et tatie des Vosges arriveront demain !

Nous nous regardions, les yeux brillants, ma sœur Nathalie et moi. Dans quelques jours allait s'ouvrir la fenêtre du bonheur. Dans quelques jours, oubliant le train-train familial et urbain, nous allions partir vers cette vallée et ses prairies, revoir le Moulin, entendre le murmure de la rivière, grimper vers les fermes et les greniers à foin. Mais d'abord, nous allions retrouver cet homme déjà vieux à la voix rocailleuse et cette femme encore jeune, douce et attentive, qui ouvriraient bientôt la parenthèse enchantée.

Cet heureux sort nous avait touchés avec la complicité de mes parents qui, sans le savoir, avaient changé nos destins. Durant les « grandes vacances », qui duraient alors près de trois mois, mon père travaillait et ma mère était occupée par nos petits frères et sœurs qui se succédaient selon l'idéal des familles catholiques. C'est pourquoi ils

avaient prévu de nous envoyer tous deux passer la belle saison dans cette maison où vivaient l'oncle de ma mère et son épouse, qui n'avaient pas d'enfants. Nous avons déjà séjourné plusieurs fois chez eux en famille. Mais en 1966, l'année de mes six ans, il s'était décidé que nous irions tout seuls. Au mois de juillet, « oncle Albert » et « tatie des Vosges », traversant la France d'est en ouest, étaient donc venus nous chercher au Havre ; puis nous étions partis avec eux en voiture vers ce village où nous avons passé plusieurs semaines avant de rentrer chez nous début septembre.

Les choses s'étaient si bien déroulées que, l'année suivante, nous étions restés deux mois entiers. Cette formule ne constituait pas nécessairement un bénéfice pour nos parents, devenus synonymes de retour à la vie normale... Inversement notre grand-oncle et sa femme représentaient la liberté des vacances dans cette montagne où ils avaient choisi de vivre ; mais aussi cette liberté qu'ils incarnaient par leur histoire personnelle : lui, âgé de soixante-dix ans, grand et massif dans ses complets gris, portant d'épaisses lunettes, les cheveux encore abondants coiffés en arrière et le ton gouailleur ; elle, plus menue et plus jeune de vingt ans, plus sérieuse que son mari, mais toujours follement amoureuse depuis qu'ils s'étaient rencontrés dans la clandestinité en 1942.

Ce privilège nous était désormais accordé chaque année ; c'est pourquoi nous étions si excités de les voir revenir, au début des vacances scolaires, dans leur voiture de marque Panhard,

puis bientôt dans cette Ford Taunus fort exotique en regard des 404 Peugeot et autres DS Citroën qui régnaient dans la bourgeoisie havraise. Leur arrivée était le signal de notre départ. Ils passeraient d'abord quelques jours chez nos grands-parents, tandis que nous commencerions à nous impatienter en attendant ce voyage qu'on n'appréhendait pas. Au contraire : l'enchantement s'exercerait dès le petit matin, à ce moment précis où l'on franchirait la porte du jardin, Nathalie et moi, laissant derrière nous le reste de la famille pour suivre Albert et Rosemonde jusqu'à leur voiture, puis nous asseoir sur la banquette arrière. À l'âge de huit, neuf, puis dix ans, rien ne comptait autant dans ma vie que ce départ vers le paradis.

À la sortie du Havre, les usines s'alignaient au bord de la route. L'immense raffinerie Total prolongeait la ville, avec ses flammèches orange et ses fumées noires. Mon grand-oncle râlait contre les autres conducteurs. Ses insultes fusaient dans le style du capitaine Haddock, puis le temps s'éternisait jusqu'à l'approche de Paris. On y entrait par la Défense où poussaient les premiers gratte-ciel, avant de rejoindre un flot de voitures jusqu'à l'Arc de triomphe. Notre grand-tante nous expliquait l'histoire du Soldat inconnu et celle de la Grande Guerre où oncle Albert avait combattu ; mais déjà la Taunus redescendait vers les quais où nous ralentissions pour contempler la tour Eiffel. Puis la route reprenait son cours ponctué d'autres découvertes.

Assise près de son mari, cheveux coupés court et tailleur strict, « tatie des Vosges » s'évertuait à

transformer notre voyage en leçon de choses. De bataille en cathédrale, elle racontait l'histoire de France et son récit donnait vie à cette morne nationale 4 bordée de coquelicots. Le paysage et la traversée de chaque ville avaient encore quelque chose de pittoresque dans cette France d'avant 1970 qui ne comptait guère d'autoroutes ni de voies de contournement, et pas davantage de centres commerciaux en périphérie. La nationale, sans pitié, traversait chaque bourgade et nos incessantes questions faisaient l'objet d'explications que Rosemonde, le soir même, reporterait sur notre « journal de vacances » : un récit de voyage illustré de dessins, photos et cartes postales. Profitant d'un arrêt à la station-service, elle venait s'asseoir sur le siège arrière et nous apprenait des chansons. On choisissait un coin de campagne pour pique-niquer. Puis, après l'ennuyeuse traversée de la Champagne pouilleuse, j'étais tout excité de reconnaître ces premières étables aux porches arrondis qui marquaient notre arrivée en Lorraine. Soudain, oncle Albert annonçait :

— Attention, ça va faire du bruit !

Sur le pont en bois de Pagny-sur-Meuse les roues produisaient un terrible vacarme. Plus loin à Raon-l'Étape, jolie ville toute en grès rose, notre grand-oncle désignait une large courbe évasée entre deux montagnes couvertes de sapins qu'il désignait comme « la porte des Vosges ». Alors nous commençons à grimper, lentement, dans ces vallées où se succédaient les hameaux dont, bientôt, nous saurions les noms par cœur : Saulcy, Clefcy, Le Vic, Sachemont... Regardant plus haut,

j'étais fasciné par certaines mesures perchées qu'on apercevait en pleine forêt, ou par ces petites églises aux clochers en forme de bulbe ; puis la végétation se faisait plus dense et la voiture entamait l'ascension d'un défilé rocheux où courait un torrent sous les sapins immenses.

Nous savions alors que nous n'étions plus très loin. Notre grand-tante prenait soin, d'ailleurs, de mettre en scène l'arrivée par d'autres signaux qui se répétaient chaque année. À quelques kilomètres du village, elle posait son sac à main sur les genoux, et nous commencions à frémir. Puis, tandis que la voiture se traînait de tournant en tournant, elle faisait tinter son trousseau de clés, ranimant notre attention malgré la longueur de cette journée et la fatigue du voyage. Le visage collé à la vitre arrière, je reconnaissais au milieu des arbres la façade de « Schmalick » – une maison de repos tenue par des bonnes sœurs ; puis encore un dernier tournant et un panneau métallique indiquait :

### Le Grand-Valtin Commune de Ban-sur-Meurthe

C'était alors comme si je lisais « entrée du pays merveilleux ». Car, soudain, la voiture dépassait les derniers sapins et nous reconnaissions cette vallée d'altitude aux vastes prairies couronnées par d'autres forêts qui grimpaient vers les cimes. Quelques fermes étaient dispersées sur chaque versant. En contrebas deux étangs alimentaient une scierie. Seule au bord de la route, la mairie

annexe faisait également office d'école, coiffée d'un petit clocher.

Juste derrière ce bâtiment, la Taunus tournait à droite et dévalait en cahotant un chemin de pierres qui aboutissait au Moulin : une belle demeure lorraine sur laquelle s'ouvrait un de ces porches en berceau typiques de la région. Au-dessus de l'entrée, des chiffres gravés indiquaient sa date de construction : 1820. Tout joyeux, nous sortions de voiture pour respirer le parfum du foin fraîchement coupé auquel se mêlait celui des feux de bûcherons. Mais l'enchantement de cet instant était aussi musical, tant j'aimais ce tintement des ruisseaux qui alimentaient l'ancien moulin. Juste devant la maison, la rivière traversait un bassin limpide entouré de blocs de grès ; et je savais que, dès le lendemain, chaussé de bottes trop hautes pour moi, je connaîtrais des moments exquis à enfoncer les pieds dans l'eau.

Pour l'heure, nous entrions derrière Rosemonde dans un vestibule sombre à l'odeur résineuse, recouvert de cartes d'état-major. Puis nous nous faufiletions dans le couloir jusqu'à la « grande pièce », cette salle à manger dans laquelle s'ouvrait une immense cheminée où on pouvait tenir debout au milieu des morceaux de viande fumée. Un rouet de conte de fées était posé juste à côté. Une énorme tête de sanglier naturalisée nous observait dans l'escalier qu'on gravissait en toute hâte jusqu'à la « chambre jaune » où nos lits étaient préparés avec leurs gros édredons. Car nous étions sûrs de trouver, comme chaque année, quelques cadeaux sous les oreillers : deux ardoises,

une boîte de crayons de couleurs, des craies, des cahiers... On redescendait pour dire merci en traversant l'ancienne cuisine où le fourneau à bois, la baratte à beurre et le buffet rustique nous semblaient plus précieux que des meubles de style. Dans la pièce suivante, un petit salon aux murs couverts de livres, oncle Albert se reposait du voyage, allongé de côté sur son canapé. Il passait ici la majeure partie de la journée à étaler des réussites et répondait à nos remerciements par un grognement. On devinait toutefois ses yeux contents sous ses lorgnons rectangulaires, puis il étalait à nouveau ses cartes, tandis que ma sœur se blottissait contre lui en l'appelant « Kabert » – une déformation enfantine d'oncle Albert qui allait devenir son surnom dans toute la famille.

Quant à moi, je regardais avec admiration les lettres encadrées du président américain Eisenhower et du ministre anglais Duff Cooper qui le félicitaient pour ses hauts faits. Il évoquait rarement cette période qu'on connaissait surtout par ces souvenirs accrochés aux murs et par les rares anecdotes que Rosemonde nous délivrait : spécialement ce jour où, âgée de vingt-cinq ans, elle avait caché et sauvé de la Gestapo cet homme qui n'était pas encore son mari. Tout cela constituerait bientôt notre légende dorée. Mais le plus important, sans doute, était la photographie du chef de la France libre en juin 1940 et, juste à côté, le texte du fameux appel sur fond tricolore qui nous rappelaient qu'il n'existait sur terre qu'un seul dieu : le général de Gaulle.

Je me remémore précisément, cinquante ans

plus tard, les odeurs et les sons de cette maison, mais aussi ces moments qui, deux mois durant, allaient rythmer mon bonheur. Chaque matin, depuis mon lit, j'entendrais le coq chanter au loin, puis je me lèverais pour entrevoir par la fenêtre les prés grimpant vers la forêt. Après le petit-déjeuner, j'arpenterais autour de la maison ces hautes herbes et cette abondance de fleurs blanches, bleues, violettes aux formes innombrables. Je franchirais librement les ruisseaux en ce temps où les adultes laissaient les enfants déambuler sans crainte.

Chaque jour vers midi et demi, juste après le passage du facteur dans sa fourgonnette jaune, on s'attablerait pour déguster la cuisine de Rosemonde. Sur la radio passeraient les divertissements d'Europe n° 1, animés par Pierre Bellemare et les frères Rouland. Puis il faudrait travailler mon piano, monter à la ferme chercher du lait et des œufs. Ensuite, seulement, je pourrais enlever les vannes de la retenue d'eau avec le concours de mon grand-oncle, et la regarder se vider avec une puissance fabuleuse. Certains après-midi je m'essayerais à la pêche, sans aucun succès. Plus tard nous irions faire des courses à Gérardmer, la ville voisine, et je trouverais au retour une belle truite accrochée à ma ligne par une puissance mystérieuse. Après quoi viendrait le moment de jouer dans la « cafourotte » – mot de patois vosgien qui désigne une cabane comme celle que Kabert avait construite pour nous derrière la maison. À l'abri des saules et des bouleaux, on s'y livrait avec ma sœur à des activités commerciales en

échangeant des fleurs, des graines et des cailloux de rivière.

Les jours pluvieux, parfois nombreux comme en ce mois d'août 1967 où le soleil n'apparut quasiment pas, on se réchauffait devant la cheminée ; puis notre grand-tante déployait des trésors d'imagination, multipliant les découpages et coloriage, avant de fabriquer des marionnettes pour un spectacle auquel on invitait les enfants du village. D'autres rites contribuaient à nous occuper : comme le passage de M. Béhin dans son épicerie ambulante qui s'ouvrait par le côté pour révéler ses présentoirs variés de fruits, légumes et autres denrées ; ou celui des « boueux », perchés sur leur camion d'ordures puantes qu'ils ramassaient d'une maison à l'autre. Le dimanche matin, on accompagnait tatie à la messe dans cette maison de religieuses où elle tenait l'harmonium. À la sortie, sœur Sainte-Odile, la cuisinière, nous offrait des friandises, puis on regagnait le Moulin à pied, traversant une forêt où tout ressemblait étrangement à nos livres d'enfants avec leurs animaux sauvages et leurs cabanes en bois ; comme si le monde féérique existait réellement et qu'on avait la chance d'y passer le meilleur de notre vie : ces moments qui, longtemps après, continueraient à nous soutenir, tout en éveillant une douce et terrible mélancolie.

Sur une photo en noir et blanc du début des années soixante, je suis assis sur les genoux de « tatie des Vosges » au milieu des herbes et des fleurs des champs. Je porte un polo rayé, je ferme à moitié les yeux et je semble délicieusement

heureux sous ma chevelure blonde. Derrière nous j'aperçois le chemin pierreux du Moulin qu'on dévalait avec Nathalie, en se tirant l'un après l'autre dans un chariot. Plus haut c'est la maison de M. et Mme Seltz, un couple de Parisiens en retraite qui nous accueillait avec des bols de framboises et de fraises des bois. Sur une autre photo, près du petit étang, nous nous tenons main dans la main, ma sœur et moi, comme si nous étions au jardin d'Éden. Est-ce vraiment une force qui me soutient aujourd'hui encore ? Un demi-siècle plus tard, cet épisode de mon enfance me parle toujours comme une source de réconfort. Il me rappelle la présence toute proche de la poésie, de l'aventure et du merveilleux. Il me rassure au point que, si je me sens très mal, physiquement ou moralement, je me raccroche à lui comme les prisonniers se raccrochent à l'image d'un être cher.

*Rosemonde et Albert*

Oncle Albert, dans la famille, avait une réputation d'aventurier. Ce n'était pas toujours un compliment et ma grand-mère, qui avait épousé son frère, aimait modérément sa façon peu diplomatique de railler les conventions. Son rang de fils aîné comme son histoire personnelle, dont témoignait une collection de médailles, lui valaient toutefois un réel prestige. Il avait vu le jour en 1898 à Lérrouville, bourg ouvrier du département de la Meuse relié au pays par une importante gare de chemins de fer. Son frère cadet, Maurice, était né deux ans plus tard et les deux garçons, au début du xx<sup>e</sup> siècle, s'en allaient passer chaque été à Grandrupt, un village des Vosges d'où venait leur famille et où vivait leur grand-mère. Les vacances des frères Georges préfiguraient les nôtres, Albert et Maurice ayant connu ce même enchantement montagnard, rompu à la fin de l'été par le retour à Lérrouville où leur père exerçait le métier de représentant en vins. De ce père ils ne parlaient jamais. Quand, des années plus tard, on demandait à oncle Albert d'évoquer sa famille, il répondait en quatre mots : « J'ai eu une grand-mère. »

Cette enfance d'avant 1914 était teintée de ferveur patriotique. Car juste au-dessus de Grandrupt passait la frontière de l'Alsace annexée en 1871 par l'Empire allemand. Cette perte tragique occupait les esprits. *Le Tour de la France par deux enfants*, mélange de roman et de manuel scolaire étudié par les écoliers de l'époque, commence par le départ de deux jeunes frères fuyant leur village occupé : « Lorsque le soleil parut, empourprant la cime des Vosges, ils étaient déjà loin de la frontière, hors de tout danger ; et, se tenant toujours par la main, ils marchaient joyeusement sur une route française, marquant le pas comme de jeunes conscrits. » L'idée de la « revanche » enflammait les cœurs, plus encore dans cette Lorraine mutilée. Dès avril 1917, âgé de dix-huit ans et tout juste bachelier, Albert Georges allait ainsi devancer l'appel et rejoindre le 154<sup>e</sup> régiment d'infanterie combattant à Verdun puis dans la bataille de l'Aisne. Il en reviendrait avec ses premières décorations, mais aussi sa réputation de risque-tout – tandis que Maurice, son cadet, trop jeune pour s'engager, poursuivait sagement ses études. Une photo de l'époque souligne le contraste entre les deux frères : Albert en permission dans son uniforme militaire ; Maurice en petit jeune homme affublé d'un manteau et d'un élégant chapeau.

Entre-temps, ces deux garçons intelligents, bénéficiaires du fameux « ascenseur social » de la Troisième République, étaient passés de l'école communale au lycée de Commercy, sous-préfecture de la Meuse. Débarquant dans ce pensionnat avec leurs casquettes et leurs manières mal

dégrossies, ils avaient rencontré de nouveaux camarades et développé leur goût des calembours et des jeux de mots en latin. Soixante ans plus tard, pendant nos vacances au Moulin, Albert nous apprendrait à épeler *Tabernaculorum*, syllabe par syllabe : « T-A ta, B-E-R ber, taber... » – comme le faisaient ses copains qui hurlaient cette formule dans le dortoir. Son engagement dans l'armée, prolongé deux ans après l'armistice, avait toutefois interrompu sa formation. Libéré des obligations militaires en 1920 et muni de son baccalauréat ès lettres, il avait alors opté pour la faculté dentaire de Paris. Maurice, au même moment, commençait sa médecine, et les deux frères Georges s'étaient retrouvés dans un appartement 101 rue Caulaincourt, à deux pas du cimetière Saint-Vincent et du Lapin Agile, rendez-vous des poètes et des vagabonds. Oncle Albert évoquait souvent cette vie de bohème entre Montmartre et quartier Latin, les jolies serveuses, l'abondance de la nourriture qu'on payait quelques sous. Il avait traversé les « Années folles » au rythme des chansons de Mistinguett et de Maurice Chevalier ; c'est pourquoi il fredonnait souvent *Ma pomme* et laissait entendre que notre honorable grand-père ne s'était pas privé, lui non plus, de faire la bringue.

Après son internat de médecine, Maurice s'était établi au Havre, comme oto-rhino-laryngologiste, avant d'épouser la fille d'un homme politique local : le sénateur René Coty. Albert, resté à Paris, s'était marié en 1926 avec Marie-Louise Wittmann, dentiste elle aussi. Le cadet avait opté pour le monde bourgeois. L'aîné avait poursuivi une

existence plus compliquée dont il ne parlait que par vagues allusions. Son couple ayant battu de l'aile, il s'en était allé vers les colonies comme le Bardamu de Céline. D'un séjour en Afrique du Nord témoignaient au Moulin ce sabre berbère et ce portrait d'Arabe qu'il avait peint lui-même. Puis il était parti à la Martinique et ajoutait, sur le ton de la blague, avoir peut-être laissé là-bas quelques rejets. L'unique photo préservée de cette époque le montre assis à l'ombre d'un appartement Art déco, costume blanc colonial, affublé de lunettes noires.

À quarante ans passés, bien que délivré de toute obligation militaire, il avait toutefois réintégré l'armée dès la déclaration de guerre en 1939. Engagé comme infirmier militaire, il avait suivi les troupes en pleine débâcle jusqu'à Sète où l'appel à la Résistance avait soulevé son âme de patriote. Jamais il n'oublierait ce discours qui « d'une France à genoux refaisait une France debout », comme il me le préciserait dans une longue lettre envoyée, l'année de mes onze ans, pour m'expliquer son gaullisme fervent. De retour à la capitale, il s'était rapproché d'autres camarades « pour entendre une nouvelle fois la voix de ce général inconnu ». Alors, ajoutait-il, « j'ai vu les hommes se lever, se raidir dans un garde-à-vous oublié, mais soudain retrouvé, et les femmes les imiter pour prendre maladroitement, mais à plein cœur, la position du soldat devant le chef reconnu et accepté, car chacun au fond de soi-même s'engageait pour le combat et pour la Résurrection de notre pays ».

Dans ce groupe figurait son ex-épouse, Marie-Louise, avec laquelle il s'était remarié au début de la guerre, comme pour souligner leur communion dans la lutte. Ils avaient commencé à organiser des évasions pour le réseau britannique Cartwright. Puis Albert était passé en Algérie dans l'espoir de rejoindre l'armée gaulliste d'Afrique. Mais les autorités françaises l'avaient arrêté et incarcéré plusieurs mois à Oran. Sitôt libéré, il avait regagné Boulogne-sur-Seine où il avait repris son métier de dentiste et ses activités clandestines. Après quoi, fuyant la menace de la police allemande, il avait quitté Paris en 1942 pour Ivry-la-Bataille, aux confins de l'Île-de-France et de la Normandie, où il avait ouvert un nouveau cabinet dentaire.

C'est dans cette région, sous le pseudonyme de Jeandel – le patronyme de sa grand-mère adorée –, qu'il était devenu l'un des responsables de la Résistance au sein du réseau Turma-Vengeance. Il avait organisé des coups de main, des sabotages, et surtout ces chaînes d'évasion pour les aviateurs alliés tombés en territoire occupé, sauvant plusieurs dizaines d'entre eux. Comme il l'expliquerait dans un discours d'hommage à un ami déporté : « On a trop oublié le travail opiniâtre et caché des réseaux de renseignement et d'évasion, car tel aviateur récupéré repartait immédiatement à la bataille, car tel renseignement signalant quelque part en France la présence de telle unité allemande voulait dire à Londres que telle division avait quitté la Cyrénaïque, car l'arrivée en Normandie de l'Oberleutnant von Muller apprenait aux Russes que telle

division SS allait faire mouvement du front de la Volga vers l'ouest... »

Albert, pour se distraire, écrivait aussi des pastiches diffusés clandestinement, dont je garde toute une liasse, détournant des poèmes et des chansons à succès :

*La Wehrmacht ayant dérouillé  
Tout l'été  
Se trouva fort déconvenue  
Lorsque la neige fut venue.  
Elle faisait bien pieuse mine  
Devant les soldats de Staline  
Implorant d'Adolf le Fakir  
Un moyen de la secourir...*

Mais la Gestapo n'était jamais très loin et il avait échappé de peu à l'arrestation en quittant un camarade, le 22 mai 1944. Il s'en était sorti avec la complicité d'une voisine, jeune femme de vingt-cinq ans qui l'avait caché. Ce n'était pas sa première rencontre avec Rosemonde, engagée elle aussi dans le milieu résistant. L'un et l'autre s'étaient repérés depuis un moment, et leur idylle avait commencé sur fond de batailles de l'ombre. Ces hauts faits allaient inspirer le jeune illustrateur Pierre Brochard – futur auteur du magazine *Cœurs vaillants* – dans une série de dessins où l'on reconnaît Albert et Rosemonde, désignés par leurs simples initiales « A » et « R ». La jeune femme aux cheveux noirs bouclés porte le message d'un paysan qui a repéré des chars allemands dans un bois ; elle se rend dans le cabinet dentaire d'Albert

# Benoît Duteurtre

## Ma vie extraordinaire

« On regagnait le Moulin à pied, traversant une forêt où tout ressemblait étrangement à nos livres d'enfants avec leurs animaux sauvages et leurs cabanes en bois ; comme si le monde féerique existait réellement. »

Ce livre est une quête du merveilleux jusque dans la banalité de la vie. C'est d'abord un souvenir d'enfance : les vacances du narrateur et l'enchantement de la montagne auprès d'un vieil oncle et de son épouse, héros discrets de la Résistance. Puis c'est un portrait de l'homme adulte avec ses élans, ses failles, ses obsessions (elles-mêmes extraordinaires), mais aussi son amour des lieux ou sa curiosité pour les artistes oubliés. Enfin, c'est la rencontre d'une femme presque centenaire. Dans ce récit introspectif plein d'humour et de nostalgie, Benoît Duteurtre livre une réflexion sur la modernité à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle et une ode aux beautés de la vie d'autrefois.

« Duteurtre nous offre ses plus beaux souvenirs, habités de personnages hauts en couleur comme on doute de pouvoir en recroiser de nos jours. »

Marion Messina, *Marianne*

**Benoît Duteurtre**

Ma vie extraordinaire



*Ma vie extraordinaire*

Benoît Duteurtre

Cette édition électronique du livre  
*Ma vie extraordinaire* de Benoît Duteurtre  
a été réalisée le 17 janvier 2023 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782073002112 – Numéro d'édition : 550371).  
Code Sodis : U48997 – ISBN : 9782073002143.  
Numéro d'édition : 550374